

ultra MAG N°7

**LE SPORT,
DE ZÉRO
À L'INFINI**

ultra
MAG

**TOUR DE FRANCE
BADWATER
ULTRA BOLIVIA**


ULTRA-TRAIL ANGE ET DEMON

5 MAGAZINES EN 1 | 252 PAGES

OCTOBRE-NOVEMBRE 2014

ultra 22
UNDERGROUND

COMPÈTE ET POLLUTION

ultra 62
ÉQUILIBRE

DÉTOXEZ VOUS

ultra 116
GLOBE-TROTTER

CHAMONIX TRAIL-LAND

ultra 156
TOP-CHRONO

CROSSFIT, LE FUTUR

ultra 192
ABSOLU

AU-DELÀ DU HANDICAP

ET AUSSI : UTMB | TOR DES GÉANTS | HAUTE ROUTE | REMÈDES ULTRAGREEN

L 17574 - 7 - F: 12,00 € - RD - Belgique: 12,90 €



AU CŒUR DE L'ÉVÈNEMENT

CHAMONIX-ZERMATT SUR LA TRACE D'IKER

Les défis naissent souvent à la terrasse d'un bar, et celui-ci n'échappe pas à la règle : Gideon et Michiel, deux sympathiques Bataves, ont tenté mi-août de réaliser l'aller-retour de la Haute Route Chamonix Zermatt, dans un mode de progression à la croisée de l'alpinisme et de l'ultra-trail. S'ils ont échoué dans leur tentative, ils n'en ont pas moins vécu une aventure inoubliable.

Texte : Michiel Panhuysen / Photos : Han Savelkoel



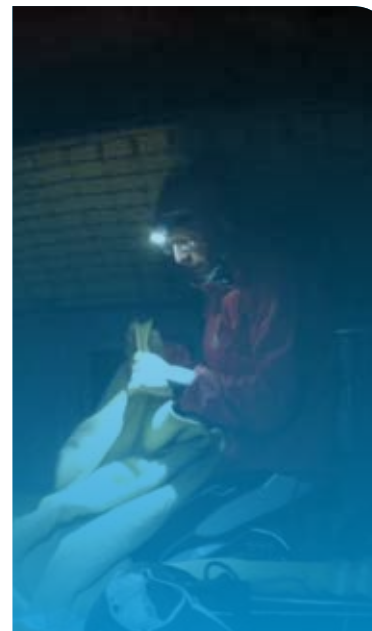
Les derniers rayons de soleil s'éteignent. Je frémis. Bruine, neige, pluie, pluie gelée... aucune idée ce qui tombe sur ma tête. Gi – Gideon de son vrai prénom – grimpe vingt mètres au-dessus de moi, à quatre pattes. Le piolet nous sert bien dans ce terrain. On enfonce l'avant des chaussures le plus profondément possible dans la neige, mais sur les parties de neige dure ce n'est pas toujours évident. Gi me lance un caillou, pas trop gros. Je l'évite sans trop de problèmes. Il est 21 h 15, on est sur le glacier de Meitin, à une altitude de 3300 mètres, une bonne heure au-dessus de la cabane de Valsorey. Voilà 23 heures qu'on est parti de Chamonix.

EN MODE SURVIE

Il y a quelques heures dans la montée vers la cabane de Valsorey, je mourais dix fois de fatigue. Ici on a mangé un peu et dormi une bonne heure, pour attaquer le glacier de Meitin à 20 h 15. Maintenant, les parois de glace et de neige dure me terrifient ; j'oublie la fatigue. On est entré dans un « mode survie ».

Le glacier de Meitin est vague (« retors » on dit au nord) et très raide. Les zones de blocs instables alternent avec les zones de neige, névés et neige glacée. Il fait nuit, la navigation dans ces parois se fait un peu au hasard, le GPS n'est pas clair, et on n'a pas une vue d'ensemble. On continue dans la lumière de nos frontales et on avance sans corde. Sans pouvoir fixer un piton ou un autre point d'assurage, une corde ne sert à rien. Il faut juste ne pas chuter. J'ai l'impression que nous sommes pris au piège. Continuer n'est pas du tout confortable. Mais reculer est encore moins une option, je m'en rends compte quand j'éclaire avec ma frontale le terrain au-dessous de mes pieds.

Je grimpe sur un tas de blocs instables. Un de ces blocs commence à glisser dans l'abîme. Je frissonne... Un réflexe lointain me réveille : « Caillou ! » je crie. Inutile, il n'y a personne en-dessous. Toute personne sage dort au refuge... Bitch (je reste étranger) ! Qu'est-ce que je fais ici ?



MATÉRIEL

ENTRE L'ALPINISME ET LE TRAIL

L'itinéraire de la Haute Route s'éloigne des sentiers habituellement empruntés par les trailers. Gideon et Michiel s'y sont engagés en connaissance de cause, pratiquant tous les deux l'alpinisme depuis plus de vingt ans. Ils ont choisi pour leur traversée estivale (qui malheureusement a pâti des conditions météo étranges de cet été) de faire se rejoindre les mondes du trail et de l'alpinisme. Équipés de chaussures de trail, ils ont prévu des mini-crampons se fixant aux chaussures, pour les zones glacées ou de neige gelée. Les deux hommes ont également pris des piolets et une corde de 30 mètres pour les zones de crevasses. Bien entendu, baudriers et mousquetons étaient de la partie. Le reste de leur équipement était conforme au matériel obligatoire courant en course de montagne, excepté la nourriture, plutôt étoffée : « Il nous fallait 35000 kcal, soit 4 kilos de matières grasses, autrement dit 2 camelbags pleins d'huile olive, 30 kilos de pâtes cuites ou 100 kilos de choux de Bruxelles. »

Gi demande en criant de plus haut si tout va bien. « Ça dépend... », je bougonne. Je réalise qu'il veut exprimer autre chose avec sa question. « Et toi, comment vas-tu ? » je lui demande. « C'est le bordel », me réplique-t-il. « Ma frontale tombe en morceaux, mes microspikes se détachent des chaussures et j'ai les mains gelées. Ceci n'est pas un bon endroit pour nous. » Après, silence... « Merde alors », je lui réponds. Quoi d'autre? Une analyse profonde de notre situation ne sert pas à grand-chose. Il faut quitter cet endroit maudit le plus vite possible. Ça veut dire : continuer à grimper. « Tais-toi et rame ! » je me dis en silence.

PRUDENCE SINON RIEN

Après trois heures, on trouve des traces qui traversent la paroi. Ce sont les traces de deux grimpeurs passés ici ce matin. Gideon me crie de continuer avec prudence. Comme si je faisais autre chose ces dernières heures.

Maintenant la traversée devient effrayante. Un vieux rêve de grimpeur me passe dans la tête : je suis dans une falaise superbe et je grimpe comme un pro. Dans la profondeur je vois des gens, des arbres. Tout est normal. D'un coup je me rends compte que je ne suis pas encordé : panique ! Et je me réveille. Fin du cauchemar...

Mais ceci n'est pas un rêve. L'histoire continue. Je ne me réveille pas. Très prudent, je vais pas à pas dans le tronçon qui est à mon avis vertical. Sous moi un vide béant, mon estomac se noue. Avec ma main droite, j'enfonce mon piolet dans le trou utilisé par Gi et les deux autres avant nous. J'essaie de tenir l'équilibre en tenant un autre trou de piolet avec trois doigts de ma main gauche.

Le faisceau de Gi a disparu ! Il crie qu'il est sur le col. Une légère panique m'envahit, maintenant je suis tout seul sur cette montagne maudite. J'en ai marre, de toute mon âme.

DANS LA BOÎTE EN ALU

Quand j'arrive au col, Gi tremble de froid. On est soulagé d'être sorti des parois. Sans trop discuter, on décide de chercher le bivouac de Musso, un bivouac d'urgence qui doit se trouver pas loin, dans le noir. Quelques minutes plus tard, on trouve de vieilles traces dans la neige qui nous mènent au bivouac, une petite boîte en alu avec une surface de 3 mètres sur 4 et une hauteur de 2,50 mètres, avec neuf lits superposés autour d'une petite table. Le bivouac se trouve à un endroit spectaculaire, sur une pointe de rocher à 3700 m.

APRÈS CINQ HEURES DANS LE BIVOUAC, GI TREMBLE ENCORE DE FROID

Il est minuit. Durant les heures qui suivent, on essaie de se réchauffer sous les couvertures de laine du bivouac. On dort une heure et demie. On essaie de contacter par GSM nos copains Han, qui nous filme pour un documentaire, et Mumu et Philippe qui supportent Han. Mais il n'y a pas de réseau. Bienvenue dans les montagnes.

Après cinq heures dans le bivouac, Gi tremble encore de froid. Avec son sens de l'humour typique il dit : « Cela a commencé tout seul, alors ça va s'arrêter tout seul. » Il fait encore nuit, mais on décide de continuer. Quand je sors de cette boîte de conserve, je vois des étoiles. À main gauche, 700 mètres plus haut je vois le Grand Combin, majestueux avec une cime à presque 4400 mètres. Je me sens tout petit. Il fait très froid dehors, il gèle.

La neige est dure. Tout de suite après le bivouac on entre dans un couloir raide. Je ne suis pas à mon aise. « Relax ! » je crie à Gi qui part le premier. On est encordé. Peu après, Gi lance son piolet dans le vide et

s'exclame d'une manière très brute. Je crois voir glisser un truc obscur dans le fond, sur la neige bleuâtre dans la nuit. Continuer sans piolet dans cette neige dure n'est pas possible. Vite, on fait demi-tour pour regagner le bivouac.

QUAND C'EST MOU C'EST MIEUX

Quelques heures plus tard, le soleil a rendu la neige plus molle. On part pour un deuxième essai, Gi s'est fait un piolet avec une barre de fer trouvée près du bivouac. Heureusement, on retrouve son vrai piolet au milieu du couloir. La lumière du jour rend certaines choses beaucoup plus faciles.

On descend vite, on gagne du temps sur la première partie parce qu'on peut suivre des traces, heureusement que la neige est profonde. À 3000 mètres, on plie la corde et on continue sur un glacier sans neige en sautant des crevasses spectaculaires. Tout est spectaculaire dans la descente : des tonnes de blocs et de glace, des crevasses énormes et un panorama impressionnant. C'est un domaine où les forces primitives réduisent l'être humain à son essence : un mammifère fragile avec quelques cellules de cerveau de plus qu'un singe.

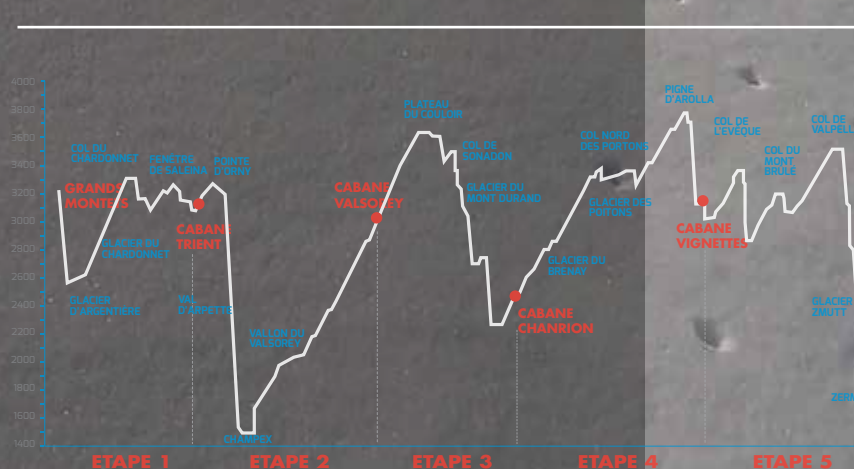
Qu'est-ce que nous faisons ici dans ce monde de glace et de rochers, loin de ceux qu'on aime ? La Haute Route est un vieux lien alpin entre Chamonix et Zermatt, d'abord seulement parcouru par des skieurs. On s'est inspiré de l'exploit du champion de trail espagnol Iker Karrera en 2012. On estime qu'Iker a fait un mariage entre l'ultra et l'alpinisme en réalisant son truc en solitaire en si peu de temps (21 heures et quelques). Retour à la base : homme contre nature. Iker gagnait.

Nous, on découvre que la nature est plus forte que nous. Une découverte belle et valorisante. Le glacier de Meitin nous a montré clairement que la Haute Route aller-retour allait rester un défi non réalisé, pour le moment. Nous pouvons juste répéter la route d'Iker, avec quelques heures de plus, parce que, après 36 heures de course, il nous reste encore la moitié de la distance à parcourir.



ITINÉRAIRE LA HAUTE ROUTE

La Haute Route est un itinéraire reliant les deux capitales européennes de l'alpinisme que sont Chamonix et Zermatt. Cet itinéraire est surtout parcouru au printemps, à ski. Plusieurs variantes existent selon les saisons, l'enneigement, les envies des raiders, mais dans tous les cas la progression se fait majoritairement au-dessus de 2000 m d'altitude, et régulièrement au-dessus de 3000. Sur les 140 km et 9000 mètres de dénivelé positif, environ un tiers se font sur glaciers en version estivale. L'Espagnol Iker Karrera a réalisé en 2012 une traversée en 21 heures et quelques minutes (137 km, 8600 m D+).



L'HISTOIRE**DÉFI DE BISTROT**

Gideon et Michiel se connaissent depuis qu'ils sont étudiants : ils se sont rencontrés dans une paroi verticale en Espagne. Si Gideon s'est mis avec succès à l'ultra-trail (UTMB, Tor des Géants), Michiel se contente de le regarder avec attention, ne dépassant pas les 50 heures de trail non-stop. Puis peu avant la fin 2013, attablés dans un bar néerlandais devant une bière (la troisième de la soirée), Gideon propose à Michiel de se lancer sur la Haute Route l'été suivant, en mode « léger et rapide ». L'intéressé répond bien évidemment « oui ». C'est à la quatrième bière que Gideon ajoute « Je n'aime pas les autorités suisses, surtout les Germanophones. Évitions-les : essayons de faire le retour à Chamonix par la même route pour être sûr qu'ils ne nous embêtent pas... » Et voilà, l'aventure était lancée...

**LE GARDIEN ET SON CHIEN**

On est en route depuis 46 heures, le soleil, lui, ne va pas tarder à se coucher. Des nuages menaçants approchent rapidement, la météo de midi annonçait des orages pour le soir. Des glaciers et des orages forment un mélange dangereux. J'ai dû refouler une forte envie d'en terminer avec notre aventure, quand on n'était pas loin du monde civilisé il y a cinq heures. La foudre en montagne me fait peur, et après cette paroi de folie d'hier soir je n'ai plus envie de faire des bêtises. Mais Gi me convainc de continuer.

Il commence à pleuvoir. Sur le long et beau Glacier d'Otemma on décide de changer un peu le parcours et de prendre un repas à la cabane des Vignettes à 3100 m. De là, on peut retrouver la trace d'Iker par le village d'Arolla. Du dénivelé en plus, mais moins de glaciers, moins de terrains dangereux dans l'orage...

La cabane des Vignettes se trouve sur un endroit magique. Collée sur une crête ro-

cheuse au-dessus d'une chute de glace immense. À la cabane, un gros chien remuant la queue nous fait signe qu'il est content de nous voir à cette heure. Son maître, le gardien, le montre également. Chien et maître sont gros, poilus et amicaux. Sans trop de mots le gardien demande d'où l'on vient et quel est notre programme. Sans attendre la réponse il se met à nous préparer le dîner. On ne sait pas encore si on reste ou si on continue, mais d'abord il faut manger, les montagnes donnent faim. Quand il nous sert son rösti, il nous demande si on reste dormir. La nuit est tombée. On hésite, on fait de l'ultra quand même...

Après quelques bouchées de rösti on voit et on entend un premier coup de foudre. Les autres suivent rapidement. On décide de rester à la cabane. Le gardien nous donne un lit. On dort quelques heures. Au petit déjeuner – quel luxe ! – de bonne heure, je donne à Gi deux pastilles contre son mal de crâne et on se jette sur le glacier pour la descente. À Arolla, une rencontre avec nos copains et l'équipe du film. Ils nous donnent quelques gels et un café bien sucré. Quel bonheur !

Tout de suite après on remonte vers la cabane de Bertol à 3300 mètres. Une montée intéressante de 1400 mètres, pour arriver à notre dernier glacier plein de crevasses, qui nous mène de nouveau à 3700 mètres. Le glacier commence tout de suite après le nid d'aigle Bertol. Il faut l'avouer, les Suisses construisent des cabanes fabuleuses.

De nouveau on s'encorde, de nouveau on constate qu'il est compliqué d'avancer vite si on est lié avec une corde, de nouveau on contemple des parois mythiques comme celle du Cervin et des zones de crevasses inhospitalières...

DEUX POUILLEUX AU MILIEU DES ROLEX

Douze heures après notre petit déjeuner à la cabane des Vignettes on entre dans le village de Zermatt. C'est bizarre de retrouver la civilisation. Des shops de Rolex et autres magasins de luxe, des Japonais au visage peint en blanc avec leurs caméras, des êtres en costume qui suivent des troupeaux de chèvres... C'est une kermesse, un

contraste énorme avec les 67 heures passées en montagne. Et nous, on pue...

Ce projet ne nous a pas apporté ce qu'on espérait au départ. Néanmoins, notre projet nous a menés un pas plus loin dans notre envie de combiner ultra et alpinisme, vers un style d'ultra qui est pratiqué par des bons « alpi-coureurs », qui est exigeant, mais aussi très pur. Dans la perspective compétitive on a perdu contre la montagne. Dans la perspective aventure on a découvert une nouvelle passion (sauf que nos femmes s'y opposent encore).

Maintenant on comprend mieux la performance d'Iker. Avec humilité, nous nous inclinons profondément. 🌐